

## Espace(s) et identité dans *Garçon manqué* de Nina Bouraoui.

(Espacio(s) e identidad en *Garçon manqué* de Nina Bouraoui)

(Space(s) and identity in Nina Bouraoui's *Garçon manqué*)

Cristina Boidard Boisson

Universidad de Cádiz, Departamento de Filología Francesa e Inglesa, Avda. Dr. Gómez Ulla, 1,  
11003 Cádiz, España, Tél. : 34 956 015617, Fax : 34 956 015501, Courriel : cristina.boidard@uca.es

**BIBLID** [1132-3310 (2003) 12, 27-46]

### Résumé

*Garçon manqué*, de Nina Bouraoui est un roman autobiographique centré sur le thème de l'identité et sa définition à partir d'une double appartenance culturelle algérienne et française. L'utilisation des espaces géographiques et culturels semble jouer un rôle déterminant dans cette tentative de définition littéraire de la construction identitaire. Il nous semble donc important d'analyser comment sont utilisées les références spatiales dans une œuvre qui conduit à la résolution de la fracture identitaire de l'héroïne dans un tiers-espace.

**Mots clés** : Littérature francophone. Algérie. Autobiographie. Fracture identitaire. Espaces.

### Resumen

*Garçon manqué* de Nina Bouraoui es una novela autobiográfica centrada en el tema de la identidad y su definición a partir de una doble pertenencia cultural argelina y francesa. La utilización de los espacios geográficos y culturales parece tener un papel relevante en este intento de definición literaria de la construcción de la identidad. Parece pues interesante analizar como se usan las referencias espaciales en una obra que desemboca en la resolución de la fractura identitaria de la heroína en un tercer espacio.

**Palabras clave** : Literatura francófona. Argelia. Autobiografía. Fractura identitaria. Espacios.

### Abstract

Nina Bouraoui's *Garçon manqué* is an autobiographical novel focused on the problem of identity and its definition in a double culture context, Algerian and French. The use of those geographic and cultural spaces seems to be relevant in an attempt to define the construction of identity in a literary way. It thus appears as interesting to analyse the role of spatial references in a work, which tends to resolve the identity split in a space, which is neither Algeria nor France.

**Keywords** : Francophone literature. Algeria. Autobiography. Identity split. Spaces.

Ce travail propose d'analyser le parcours identitaire de l'héroïne de *Garçon manqué* (Bouraoui, 2000<sup>1</sup>) à travers l'impact de références géographiques accumulées et denses. Bien que le titre ne contienne aucune mention dans ce sens, la lecture nous confronte immédiatement à de vastes espaces par le truchement de la structure-même de l'ouvrage, le chapitre premier étant intitulé : "Alger", le second : "Rennes" et le troisième –le plus court– : "Tivoli". De surcroît, les trois premières pages de ce roman ne font qu'accentuer la profusion d'indicateurs spatiaux généraux et récurrents – l'Afrique, l'Algérie et l'Atlas– ou très précis comme la plage du Chenoua, Alger et quatre noms de rues. Paradoxalement, ces cadres spatiaux méticuleusement indiqués – qui devraient conférer un caractère de stabilité à la diégèse– sont dès la première phrase associés à la mouvance par une accumulation et répétition de verbes qui décrivent la course de Nina sur une plage dans un paysage lui-même mouvant<sup>2</sup> ; cela nous annonce que, dans cette œuvre, la présence de l'espace ne se limite pas à servir d'ancrage à la fiction.

Cette œuvre à composante autobiographique est celle d'une auteure née en France de père algérien et de mère française, et donc marquée par une double appartenance –aussi bien culturelle que géographique– puisque Nina Bouraoui a vécu en France de 1962 à 1967, à Alger de 1967 à 1981 (Bouraoui, 2002 : 76) puis en France de nouveau. Dans ce contexte familial, l'inévitable co-existence de deux univers culturels, linguistiques et géographiques, semble justifier l'analyse d'un espace en mouvance et celle de son rôle dans un processus de recherche visant à résoudre la fracture identitaire –pour ne pas dire la schizophrénie identitaire– qui constitue, par ailleurs, le thème récurrent de cette autobiographie : le doute identitaire<sup>3</sup>, doute que transmet également une sorte d'occultation d'identité dès le début du roman ; en effet, le pronom "je" est le premier mot, mais le prénom de la protagoniste n'apparaît que dans le second chapitre (Id. : 106) et sa filiation exacte plus tard encore (Id. : 123). Il existe, par ailleurs, une stratégie de brouillage de l'identité à base de noms d'emprunt comme Ahmed, Brio, Amine (son double en Algérie), et Marion (son double en Bretagne).

---

<sup>1</sup> Pour les références, nous utilisons la réédition de 2002.

<sup>2</sup> *Je cours sur la plage du Chenoua. Je cours avec Amine, mon ami. Je longe les vagues chargées d'écume, des explosions blanches. Je cours avec la mer qui monte et descend sous les ruines romaines. Je cours dans la lumière d'hiver encore chaude. Je tombe sur le sable.* (Id.: 7) C'est nous qui mettons en relief.

<sup>3</sup> *Tous les matins je vérifie mon identité. J'ai quatre problèmes. Française ? Algérienne ? Fille ? Garçon ?* (Id. : 163).

## 1. Les espaces de la fracture identitaire

### 1.1. Des espaces omni-présents, pluriels et définis : prégnance et mouvance des espaces

Chevalier et Gheerbrant affirment que l'espace symbolise de façon générale *le milieu, extérieur ou intérieur, dans lequel tout être, individuel ou collectif, se meut* (Chevalier et Gheerbrant : 414). Dans le cas de *Garçon manqué*, il apparaît que la nécessité de cadres spatiaux destinés à ancrer le récit se conjugue avec la surabondance d'espaces référentiels.

La double appartenance suppose pour Nina –contrairement à de nombreux migrants qui vivent leur déracinement sur un seul territoire sans possibilité de retours – des voyages qui la confrontent à une multiplicité d'espaces faisant partie de la vie familiale.

Bien que la démarche autobiographique effectue logiquement une sélection des espaces filtrés par la mémoire, cela ne restreint en aucune manière leur caractère pluriel dans *Garçon manqué*. Cette pluralité multiplie les références spatiales concrètes, qui conduisent le lecteur en un va-et-vient permanent, de la ville d'Alger et de certaines régions d'Algérie, à Rome et aux jardins de Tivoli en passant par Rennes et la côte bretonne. Une précision toute géographique souligne le sens de l'observation de Nina enfant ainsi que son attachement à ces lieux divers ; elle fournit, par ce procédé, des ancrages solides à la fiction.

La lecture du roman offre une liste assez complète des plages situées à l'ouest d'Alger, dans un rayon de quatre-vingt-dix kilomètres : Djemila, Moretti, Sidi-Ferruch, Zeralda, Tipasa, Cherchell et Chenoua. De plus, les noms des plages sont fréquemment accompagnés de détails comme la présence de pins, de ruines romaines ou autres. Sidi-Ferruch et sa digue font d'ailleurs, l'objet d'une description minutieuse (Bourouï, 2002 : 21). Les plages françaises ne sont pas en reste, constituant pour l'enfant une *Nouvelle géographie française à apprendre* (Id. : 174) dans toute sa précision scientifique : Saint-Malo, les îles du Davier et de Sézambre, la plage du Pont, Le Minhic, Paramé, Rochebonne. Ou encore *Dinard. Saint Malo. Saint-Lunaire. Saint-Briac* (Id. : 102).

En ce qui concerne les villes, la même précision émane à propos d'Alger : la rue d'Isly, la rue Didouche-Mourad, la rue Dienot, le Quartier le Telemny (Id. : 8-9), la rue du Golf, le boulevard Zirout-Youcef (Id. : 40) et la Place d'Hydra (Id. : 17, 24).

Cependant, la description de la ville s'accompagne d'une sorte d'occultation de la réalité urbaine vécue : ainsi la ville d'Alger se réduit aux trajets qui conduisent Nina à l'école française, au lycée français, à l'Alliance française ou au Centre culturel français (Id. : 18). De la topographie d'Alger, seuls sont mentionnés les remparts, la place d'Hydra et le Quartier du Golf. C'est une ville amputée qui surgit donc de la mémoire de Nina : *Je sais ma maison, la Résidence, le Parc, les sept bâtiments unis en arc de cercle, l'Orangerie. Je ne sais pas la rue, mon interdiction* (Id. : 41). La périphérie immédiate de la ville se réduit aux plaines de la Mitidja qu'elle voit de sa chambre (Id. : 25).

Le point d'ancre en France, Rennes, est surtout présent à travers l'Hôtel-Dieu où sont nées Nina et sa sœur (Id. : 93) et la maison familiale du Thabor. Les villes françaises surgissent dans des épisodes de prolepse interne –puisqu'il s'agit d'une autobiographie– et sont caractérisées par les espaces emblématiques de l'immigration comme les banlieues de bidonvilles et de baraquements ou les cités de maisons préfabriquées "SONACOTRA" (Id. : 58 et 105). Paris et l'univers de l'immigration apparaissent aussi, mais de façon plus vague, au cours du roman. Par contre, les noms de villes algériennes se succèdent au fil du récit : Tizi-Ouzou, Gardhaïa, Timinoun, Djanet, Tipaza, Bérard, entre autres. Si la France est représentée essentiellement par la Bretagne, le désert et le sud algériens sont très présents comme nous le verrons dans la configuration des trajets de voyages.

## 1.2. La priorisation des éléments concrets de déplacement

Si la pluralité de lieux engendre l'idée de mouvance, l'auteure accentue cette impression par la priorisation des déplacements, et, entre autres, des voyages en France des deux enfants pour passer l'été avec leurs grands-parents. La narratrice remémore les voyages de son enfance et décrit les moyens de transport qui font l'objet d'une appréciation. Si pour Nina, la gare de Rennes est un ancre de mort :

Je hais les gares. Je hais les trains. C'est la mort soudain. C'est trop près de la terre. De ce ventre qui attend. Qui recouvrira. Cette terre des corps. Je préfère les aéroports. Les avions. Plus proches du ciel. De la vie rêvée (Id. : 102),

l'avion, par contre, revêt une dimension mythique ; il représente l'infini, l'incommensurable des espaces multiples et –pourquoi pas ?– magiques des voyages du père : l'Île de Pâques, Belgrade, Santiago du Chili, Vienne, Moscou (Id. : 50). Le calcul concernant les cadeaux que rapportera le père –*Tokyo-Washington D.C. J'aurai un nouveau jean. Et toi un kimono* (Id. : 56)– resitue le lecteur dans le

contexte de l'enfance de Nina mais cet espace –silloné à l'intérieur du sous-espace rassurant et protecteur qu'est l'avion– représente indéniablement une autre dimension, celle de l'évasion, du rêve ou d'une autre vie.

La voiture, dans le contexte algérien d'une famille mixte jouissant d'une situation aisée, est investie de significations diverses. La première, naturellement, renseigne sur le statut social et économique. Mais dans les souvenirs de Nina, les qualités qui priment sont autres : c'est un espace, un microcosme de protection et de mouvance qui procure tour à tour frustration ou liberté. Espace protecteur fondamental pour la mère qui attend pendant que Nina court sur la plage (Id. : 7) ; espace protecteur également pour les déplacements quotidiens à l'école, au lycée etc., mais frustrant qui la coupe de la vie réelle : *la rue est derrière la vitre de la voiture* (Id. : 9) ; le véhicule consacre donc son exclusion de la ville :

Je ne peux pas sortir de la voiture. [...] Ils [les enfants] dribblent entre les trolleybus. Ils jouent sous la mort. Ils n'ont peur de rien. Ma main sur la vitre supplie. (Id. : 17)

Parallèlement, *la GS bleue* (Id. : 78) a une fonction essentielle à Alger : permettre de s'éloigner, d'aller sur les plages ou dans le sud. Lorsqu'on retrouve un matin ce bien si précieux endommagé –avec des pierres à la place des roues, faisant d'elle un *char préhistorique* (Id. : 80) –, la gravité de la situation à Alger ne fait plus de doute. L'importance des véhicules affleure aussi dans les souvenirs relatifs au grand-père maternel qui utilise des voitures américaines, en particulier une Buick qui fait l'objet d'une description détaillée (Id. : 105-106). C'est *sa petite folie* (Id. : 105) ; c'est l'espace de l'adulte français où Nina et sa sœur Jami ont le droit de monter de temps en temps pour *voyager, immobiles* (Id. : 178), espace opposé à la GS qui les emmenait sur les routes du Sud en direction de Tamanrasset. Nina ressasse d'ailleurs souvent les détails de ces voyages et des étapes : Tassili-n-Ajjer –dans le Grand Sud, près du Ahaggar–, les hôtels du Pouillon, à Timimoun –dans le centre près du Grand Erg–, Ghardaïa, Tamanrasset dans le Ahaggar (Id. : 73).

## 2. La fracture des espaces

Cette brève analyse des espaces référentiels ne rend pas compte de tous les espaces présents dans *Garçon manqué*, et dont la dimension référentielle ne nous peut faire oublier la perception, incontournable en littérature, –et dans l'écriture autobiographique de façon singulière– de leur transformation significative. La fiction

narrative transmue ces espaces réels fracturés par la distance et le sentiment, en signe d'une identité dédoublée et ambivalente aussi fracturée que les paysages parcourus.

### 2.1. Des espaces ambivalents

Les espaces référentiels pluriels et mouvants de ce roman acquièrent une nouvelle dimension en devenant des espaces mémoriels, image spéculaire des difficultés et des souffrances provoquées par la fracture identitaire de Nina. Dans ce sens, le fait marquant de ses voyages est l'adaptation nécessaire à la prise de contact avec l'Autre –français– qui l'accepte souvent de mauvais gré ; une sensation d'exclusion qui se complète, par ailleurs, en Algérie. Bref, la sensation de vivre en porte-à-faux, de n'être acceptée ni par la société française ni par la société algérienne, est ressentie douloureusement par l'enfant.

Le démontrent certains épisodes de dédoublement spatiaux dignes de mention car ce mécanisme de dédoublement sentimental –voire, spatial– très présent dans l'ouvrage, semble poignarder, consciemment, les moments heureux. Deux exemples nous semblent éloquentes. Le premier résulte d'une simple association d'idées – significative dans sa négativité– : les tourteaux qu'on ébouillante vifs en Bretagne deviennent les *enfants-torches du village de M.* (Id. : 164). Le second cas est plus élaboré donc plus conscient : Nina observe la plage bretonne de Saint-Malo, les baigneurs qui prennent le soleil, tout en effectuant un va-et-vient mémoriel incessant entre les réalités des deux pays ; elle pense au contraste entre la réalité coloniale et la réalité non coloniale et établit soudain une analogie entre les corps des baigneurs français et les corps massacrés en Algérie :

Ces corps alignés. Ou en escalier. Sur le ventre. Sur le dos. Assis. En biais. Ces corps immobiles. Figés dans leur dernier geste. Qu'on pourrait croire morts, vus de loin. Morts et nus. Comme tous ces corps découverts après le massacre du village de B. Des corps d'enfants. Coupés en deux. Des corps de femmes taillés sur la longueur. Comme une fermeture éclair. Des corps d'hommes sans tête. Et des têtes sans corps. [...] Cette plage du Pont pourrait-elle contenir tous ces corps-là ? Ces corps algériens. Ces corps démembrés. (Id. : 154)

La mouvance des espaces est reliée dans *Garçon Manqué* à leur ambivalence, qui les rend changeants, hostiles ou rassurants tour à tour étant donné que la narratrice les investit de ses états d'esprit, de ses angoisses, de ses problèmes identitaires, de son amour "contrarié" pour l'Algérie à cause de l'exclusion dont elle est l'objet. Commentant son départ d'Algérie à son double, Amine, elle formule sa douleur de façon très explicite : *Ta blessure sera ma blessure. Tu te laisseras en Algérie. [...] Toi*

qui aimais l'Algérie des Algériens (Id. : 74). Amour de plus en plus "contrarié" au fur et à mesure de la multiplication des attitudes violentes à l'égard de sa famille et, en particulier, par la tentative d'enlèvement dont Nina est victime et dont le souvenir tourne à l'obsession :

Je ne me souviens pas. Mais je sais. Cet homme me fait mentir. Ce n'était qu'une tentative. D'enlèvement.  
Est-ce lui qui vient sonner à la porte ? Son visage derrière l'œil grossissant. Ma sœur qui monte sur une chaise pour le voir et le reconnaître. [...] Ma sœur qui prend un couteau pour me défendre. [...]  
Sait-il l'entrée de mon immeuble ? L'étage de mon appartement ? Regarde-t-il d'en bas, la fenêtre de ma chambre ? (Id. : 47)

Nous verrons donc que certains espaces sont à tour de rôle positifs ou négatifs, ouverts ou fermés, hostiles ou matriciels : concrètement la ville, la mer, la plage, la nature et les maisons.

Dans ce roman, la ville est un lieu peu défini topographiquement et synonyme d'exclusion au point de susciter chez Nina un besoin de jouer à invertir les conditionnements urbains, de jouer à *renverser la ville* (Id. : 9). Les descriptions de la vie citadine soulignent des aspects désagréables. Les rats y vivent à leur aise : *Ici les rats sont plus gros que les chats. Ici les rats dévorent les chats. Ici les rats attaquent les chiens* (Id. : 41-42). Alger est en général une ville adverse, fermée, vue seulement à travers les vitres de la voiture à cause des dangers qu'elle renferme. On doit protéger Nina. La ville est donc synonyme d'exclusion, exclusion des rues, de la casbah – contrairement à la liberté possible dans le désert du Ténéré (Id. : 40).

Curieusement la belligérance de l'espace urbain se manifeste par une sexualisation évidente de la rue : s'y promener est un défi car il s'agit du domaine des hommes (Id. : 12) : *La rue est mon ennemie. [...] C'est le lieu des hommes. Mon exclusion* (Id. : 41). Cela devient encore plus net après l'événement, c'est à dire, après la tentative de rapt : *Je pourrais me perdre dans les rues d'Alger. M'isoler de mon corps. Être envahie par le corps des hommes.* (Id. : 39). L'Algérie est donc investie d'une coloration masculine qui accentue son ambivalence puisqu'elle est non seulement la "mère-patrie" mais aussi la "terre des pères" – et du père de Nina. La Place d'Hydra est un bon exemple de cette ambivalence : il s'agit d'un lieu d'exclusion vu de la voiture, d'un espace de jeu des enfants auxquels Nina ne peut se joindre mais aussi d'un lieu de plaisir où disparaît sa peur des hommes quand elle y va avec son père :

Il [mon père] transmet la force. Il forge mon corps. Il m'apprend à me défendre dans le pays des hommes. [...] Les hommes de la Place d'Hydra. Leurs mains dans mes cheveux. [...] Leurs doigts qui pincet mes joues. [...] Ici je suis dans le secret des hommes d'Alger. ( Id. : 24-25)

Pour les autres lieux, le binôme espace hostile / espace matriciel se décline de façon plus conforme aux normes généralement admises. La mer, cadre spatial ambivalent par excellence et jonction entre les deux pays, est caractérisée principalement par la violence dans *Garçon Manqué*. Les exemples sont extrêmement nombreux : *Seule la mer violente existe* (Id. : 22). Elle est violence par sa continuité et par son immortalité : *La mer est une violence. Elle est, sans cesse. Par ses vagues. Par son bruit. Par son odeur* (Id. : 14). C'est l'endroit par où l'invasion arrive (Id. : 25), ce qui introduit une nuance de trahison. Elle est enfin la mer dévorante qui favorise l'émigration : elle est *la mer qui prend. Par ses vagues. Par ses cargos. Par ses voyageurs qui vont d'Alger-port à Marseille. Par son bateau le "Djazaïr"* (Id. : 41), la mer "mensonge" qui promet un futur meilleur, un rêve qui ne se réalise pas (Id. : 38)<sup>4</sup>. Nina est confrontée à cette "dévoratrice" sur la plage de Moretti lorsqu'elle est témoin de la noyade d'un jeune homme que son père essaye de sauver, malgré les remarques d'une Française qui l'aurait laissé se noyer dans l'indifférence générale<sup>5</sup>. Une mort en appelant une autre, surgit le souvenir de son oncle, Omar, mort pendant la guerre et dont on n'a jamais retrouvé le cadavre.

La mer bretonne, quant à elle, est surtout définie par le froid : *elle est glaciale. Elle rougit la peau. Elle tétanise les cuisses* (Id. : 146). Mais Nina l'affronte comme elle affronte la Méditerranée. Les bains dans la marée d'équinoxe sont dangereux mais procurent un tel plaisir qu'elle recommence (Id. : 168) ; elle aime le défi :

Je n'ai pas peur de me noyer. Je sais comment lutter. Avec l'eau. Avec les vagues. Je suis Algérienne. Je n'ai pas peur de la mer. J'ai failli me noyer mille fois. Dans les rouleaux du club des Pins. Dans un tourbillon au Rocher Plat. Dans la piscine de l'hôtel de Zeralda. Je sais ce que c'est. Garder son calme. Se laisser faire. Croire en soi. Préférer la vie à la mort. C'est ça, échapper à la noyade. ( Id. : 146-147)

Comme revers de la médaille, existe la mer bretonne bénéfique et appréciée, qui procure du plaisir au grand-père (Id. : 179) et qui, la nuit, rapproche Nina d'Armine (Id. : 164-165).

---

<sup>4</sup> Allusion probable aux problèmes sociaux algériens.

<sup>5</sup> [...] alors qu'un jeune homme se noie, au loin, déjà perdu, si loin. Il appelle. Elle [la femme française] dit encore : "Pourquoi y aller ? Le sauver ? Risquer sa vie ? Ils sont si nombreux. Tous ces corps bruns et serrés. Cette population." (Id. : 13-14)



L'ambiguïté de la plage est due au fait qu'elle est alternativement lieu dangereux et masculin, lieu d'exclusion ou lieu de plaisir, en fonction des expériences vécues et du pays où elles se trouvent. Selon Nina, si les plages bretonnes donnent lieu à des réunions familiales et sociales, *la plage algérienne est brutale. Magnifique et brutale. C'est la nature immédiate* (Id. : 173). La plage de Zeralda, en particulier, est le règne des hommes, de la vie et de l'érotisme :

Je n'ai pas peur des hommes de Zeralda. Ils occupent la plage entière. Ils plongent dans l'eau d'un seul coup, sans mouiller la nuque, le ventre, les chevilles. Ils sont résistants. Ils prennent la mer. Par leurs cris. Par leurs gestes. Par leurs corps massés et nombreux. Ils sont violents. Ils sont en vie. (Id. : 15)

Cependant l'exclusion se manifeste également sur cette plage quand les hommes quittent la plage sans nous [Amine et Nina] regarder. Nous n'existons pas (Id. : 8). Sans le regard, l'existence est niée : la mère de Nina / Amine s'exclut d'ailleurs elle-même en restant dans la voiture sans être vue (Id. : 7). La violence de la nature est palpable elle aussi sur la plage : *Le soleil brûle Zeralda. Le soleil brûle la mer. Le soleil brûle mon corps trop brun. Le soleil brûle la peau blanche de la femme française* (Id. : 27). Mais il s'agit par-dessus tout d'un espace de plaisir dont l'enfant garde un souvenir nostalgique : *Amine. Cherchell. Amine. Tipaza. Ces corps mouillés. Tout ce soleil. Ces cristaux de sel sur ces plongeurs algériens. Cette force. Ma vie naïve et romantique* (Id. : 117). La sensation que donne le saut de la mort du Rocher plat, *le plus beau récif du monde* (Id. : 73) est indescriptible (Id. : 35).

Dans ce roman, la nature est souvent sécurisante comme les alentours du village de Rothéneuf avec ses champs de maïs et ses maisons en pierre (Id. : 160). Nina affirme que *C'est l'inverse de l'Algérie. C'est ma seconde terre*. Et elle invente le personnage de Marion, son amie française parallèlement à Amine son double en Algérie.

S'ajoute le plaisir olfactif que procurent les orangers (Id. : 45) rendant la nature chaude de l'Algérie –évoquée avec nostalgie– protectrice et sensuelle à la fois (Id. : 171). Cela ne veut pas dire que la violence en soit absente, mais il s'agit d'une violence naturelle – oueds qui gonflent, orages et grêle (Id. : 52), sécheresse et aridité (Id. : 69), mer qui gonfle et noircit (Id. : 52). Mais ce n'est rien par rapport à la violence dont l'homme est l'origine, comportement qui finit par détruire le seul espace de liberté qui restait, la nature :

Comment tout s'est renversé en Algérie ? Comment Noël, la plage, le cinéma, la rue sont devenus impossibles ? Comment la nature est devenue une prison ? Comment un peuple nous a méprisés ? Plus de sourires. Plus de chaleur. Plus un geste. Plus rien. Il faudra vite se protéger et partir. (Id. : 73)

La maison est traditionnellement le lieu protecteur, le lieu personnel, voire le refuge contre les circonstances adverses. Il existe en outre une relation entre l'habitant et l'extérieur puisque *c'est sur la maison que se sont cristallisés les progrès successifs de la civilisation ; elle est le symbole de l'homme qui a durablement trouvé sa place au sein du cosmos* (Cazenave, 1996 : 388). Si les maisons en tant qu'édifices sont des lieux définis et stables, dans *Garçon manqué*, les maisons sont perceptiblement dépendantes de la dimension mémorielle qui les colore dans un sens positif ou négatif. L'ambivalence qui en résultera affectera de façon cruciale la vie de l'héroïne aussi bien à l'intérieur qu'à l'extérieur dans un mouvement pendulaire où elle projettera ses perceptions de la réalité dans des espaces qui devraient être paisibles. Une analyse des perceptions des maisons établit l'importance des occupants des demeures en fonction de leur âge, de la composition de leur couple –en fonction du métissage– et, à notre avis, de leur affection pour Rachid, le père de Nina. La fracture géographique disparaît dans certains cas puisque –aussi bien en France qu'en Algérie–, les habitations des générations précédentes représentent pour Nina la stabilité et même, parfois, le bonheur. Appartient à cette catégorie la demeure de ses grands-parents algériens, Bachir et Rabia, qui est toujours baignée d'une aura positive ; c'est un lieu bénéfique qui rattache l'enfant à la terre algérienne, une maison rassurante où s'écoule une vie normale remplie de plaisirs simples :

Je porte l'odeur de leur maison. Je porte le goût des galettes et des croquets. Je porte la couleur des robes. Je porte les chants. (Bouraoui, 2002 : 12)

De même, en France, l'appartement de son arrière-grand-mère, Blanche, est un lieu spécial, exotique, plein d'objets hétéroclites et de souvenirs des voyages de son mari, cet arrière-grand-père qui aimait Rachid (Id. : 139) : *C'est une caverne d'Ali-Baba. De l'Orient dans la France* (Ibid.).

Par contre, les maisons des grands-parents français à Rennes et à la plage du Minhic sont perçues avec une certaine ambivalence. Celle de la plage est plutôt appréciée par Nina sauf lors des réunions de famille, moment où elle se sent exclue par *des portes qui se ferment. Des doigts sur la bouche. Des chuchotements* (Id. : 179). La maison du Thabor à Rennes est le lien avec la jeunesse de sa mère d'où son

caractère statique et sécurisant ; et l'enfant angoissée depuis son départ d'Alger est même convaincue qu'elle *irradie dans la nuit* (Id. : 118-119). C'est une maison cossue où abondent tableaux, statues et objets d'art (Id. : 113), dont les sols sont de parquet et les murs de la cuisine couverts d'une faïence bleue qui rappelle le ciel (Id. : 125) ; réquisitionnée, cette demeure a connu des heures sombres lors de l'Occupation allemande –aspect que l'on peut mettre en parallèle avec l'occupation de l'Algérie par la France– et, surtout, recèle un salon bleu, *le salon de la parole*. [...] *Le petit salon des drames* (Id. : 126), *l'endroit où Rachid a demandé la main de Maryvonne* (Ibid.), endroit de l'interdit, de la transgression, semble-t-il.

La maison de la génération qui a vécu la guerre d'Algérie et bravé les interdits dans sa jeunesse, c'est-à-dire celle des parents de Nina est d'une ambiguïté où prévaut la négativité car cet espace mémoriel reflète les conflits vécus par l'enfant, l'hostilité des Algériens et les frustrations diverses. Cette maison à Alger dans la Résidence est la moins rassurante. Les seuls moments de joie correspondent aux retours du père qui rapporte des cadeaux de ses voyages (Id. : 66). Sa négativité repose sur une sensation d'espace carcéral, espace destiné à protéger Nina qui ne peut donc en aucune manière participer à la vie normale des Algériens. C'est un lieu clos où elle joue à délimiter un espace encore plus restreint, bien à elle, *une prison dans une prison* (Id. : 10). Cette sensation d'incarcération est récurrente ainsi que les cauchemars tissés autour de l'OAS : dans l'imaginaire de Nina, l'appartement est revisité par des membres du groupe armé chaque fois que son père part en voyage (Id. : 64). La maison conserve des preuves ou des signes, d'un massacre perpétré en 1962 : *l'année du massacre des femmes algériennes de la Résidence. L'année du massacre de l'OAS. Leur dernier massacre. Leur esprit de vengeance* (Id. : 60). Selon Nina, ce souvenir obsède sa mère qui revoit constamment *des couteaux sous les tuyaux de la salle de bains* (Id. : 67). Quoi d'étonnant si ce lieu *hanté, marqué* devient pour l'enfant un *lieu sismique* (Id. : 60) d'où est bannie toute sensation sécurisante ; il devient de plus en plus cauchemardesque au fur et à mesure de l'aggravation de la situation pour les Européens et les familles mixtes –il faut prendre la précaution de bien laver les légumes, on reçoit des menaces de mort sous forme d'un paquet de semoule *roulée d'une main de mort* (Id. : 80), un rat agressif empêche l'accès à la porte d'entrée de l'appartement (Id. : 80-84).

L'ambivalence envahit progressivement les espaces extérieurs qui se ferment peu à peu en fonction de l'agressivité qui augmente pour aboutir à une impasse.

## 2.2. La clôture des espaces

La notion d'espaces ouverts et libérateurs ou fermés est primordiale dans *Garçon manqué*. Nous avons vu que la maison de la famille à Alger est un espace fermé mais il existe pour Nina des espaces ouverts et par-là même, gages de liberté. La mer, les plages, le Rocher plat –bien qu'ambivalents– en sont des exemples ainsi que les espaces qui facilitent le déplacement, les routes du sud, par exemple, qui ont forgé l'amour de Nina pour l'Algérie ou celle qui relie Sidi-Ferruch à Alger : *ligne de rochers. La mer conduit à la ville, par ses dunes, par ses roseaux, par ses récifs. Elle disparaît avec les premiers villages. Koléa. Boufarik. Douéra* (Id. : 23). Ces espaces libérateurs et garants du plaisir de vivre hors de l'espace urbain fermé, qui permettent d'échapper à l'exclusion en parcourant les alentours d'Alger, se teignent graduellement d'ambiguïté pour se transformer finalement en lieux extrêmement hostiles comme la route du Golf où des enfants agressent Nina et sa mère :

C'est sur la route du Golf que ça arrive. Ma mère conduit la voiture. Des enfants montent un barrage de lianes tressées. Des cordes contre le capot de la GS bleue. Une pluie de pierres. Une pluie de crachats. Un piège. [...] Comme si toute la haine de la guerre revenait à cet instant. [...] Ils frappent ma mère. Ce n'est rien, des coups d'enfant. [...] Cette agression de l'enfant sur la mère. De l'Algérien sur la Française. (Id. : 78)

De là aux faux barrages et aux assassinats sur les routes désertes, il n'y a qu'un pas (Id. : 104). Les circonstances font donc que l'espace "libre" se réduit comme une peau de chagrin. Sont d'abord affectés les alentours d'Alger – la forêt de Banem, la plaine de Mitidja, les plages de Zeralda et de Moretti– puis le cercle se rétrécit quand le parc de la Résidence est interdit. Alors tout prend une coloration négative : plus de cinéma, plus de tennis (Id. : 82-85). Tout bascule comme la terre qui tremble le dix octobre mille neuf cent quatre-vingts. Tout se cloisonne. Les rares interstices qui permettaient une relative liberté de mouvement sont colmatés et tous les espaces qui étaient ceux de Nina finissent par être le domaine de l'Autre hostile. L'accumulation de négations restrictives traduit le désespoir de l'enfant :

Je ne descends plus dans le parc. Le parc de la Résidence. Le parc de l'homme inconnu. Son lieu, désormais. (Id. : 78)

Je ne vais plus sur la plage de Zeralda. (Id. : 79)

Je ne vais plus au cinéma Le Français. (Id. : 82)

Je ne prends plus de cours de tennis avec Mr B. Un jeune fou a tailladé le filet à la serpette. (Ibid.)

La mobilité se réduit de plus en plus pour des raisons de sécurité et oblige à respecter des consignes précises pour faire face à [...] *la violence qui monte. Qui étouffe. Qui réduit notre géographie. Attention aux lieux isolés. Éviter les plages désertes. La campagne profonde. Les routes après dix-huit heures* (Id. : 170). Même la maison d'Amine finit par être abandonnée, ce qui est révélateur de la démarche de Nina qui transmet ses difficultés à la vie de son double (Id. : 81) et se voit donc contrainte à annuler cet espace imaginaire.

### **3. La spatialisation comme stratégie de construction identitaire**

L'analyse des espaces que nous venons d'effectuer considérerait cette autobiographique comme l'écriture référentielle d'une fracture identitaire mais il faut rappeler que la mémoire est généralement associée aux espaces pour ne pas dire qu'elle est souvent configurée spatialement. Les cadres spatiaux présents dans *Garçon manqué* sont donc mémoriels étant donné qu'il s'agit d'une autobiographie, mais leur prégnance exceptionnelle indique qu'ils jouent un rôle singulier dans la construction identitaire de Nina. S'il est normal qu'elle associe fréquemment ses souvenirs et ses expériences à des coordonnées spatiales, les espaces ambivalents semblent s'intégrer, quant à eux, dans certaines stratégies de construction identitaire. Le regard de la narratrice utilise donc les espaces mémoriels, les espaces du souvenir, les espaces ambivalents et mouvants –consciemment ou non – dans sa quête identitaire.

#### **3.1. La spatialisation d'éléments concrets**

La spatialisation constitue pour elle un mécanisme servant à contrer le rejet et l'isolement dont elle est victime car l'ancrage de l'imaginaire dans des espaces concrets confère à ces créations de l'esprit une apparence de réalité. C'est pour cette raison que les doubles de Nina sont situés dans des espaces très précis. Le cas le plus probant est celui d'Amine. Sa maison, sa chambre, son jardin, son chien font l'objet de descriptions minutieuses, aussi bien avant qu'après l'abandon des lieux, signe éloquent à bien des égards dans la trame du récit (Id. : 53-54, 81). Le double français de Nina, Marion, vit dans un village paisible en France (Id. : 160). De cette façon, Nina crée ses espaces propres et fait siens les espaces que l'Algérie et la France lui refusent.

En marge de l'ancrage spatial des souvenirs réels ou imaginaires, il existe une spatialisation du corps qui fait des personnages de la fiction, des porteurs d'espace. Nina supplée l'impossibilité d'intérioriser l'espace algérien par la langue –qu'elle ne

maîtrise pas- en le faisant par le corps : *L'Algérie n'est pas dans ma langue. Elle est dans mon corps, L'Algérie n'est pas dans mes mots. Elle est à l'intérieur de moi* (Id. : 167). D'où son déçirement lorsque le futur du pays se devine sombre et dramatique et lorsque le départ devient inéluctable. L'inscription de Nina dans ce pays qui est le sien sera mutilée : *Tout va disparaître en Algérie. Nos voix, nos lieux, les lieux de nos corps, notre Algérie* (Id. : 74).

Le métissage est, pour sa part, inscrit lui aussi dans le corps ; la mère de Nina rapporte la France en Algérie. *Par sa seule présence. Par sa volonté. Par son amour pour ce pays indépendant. Par sa famille, française* (Id. : 31). Allant plus loin, la thématique du métissage et de "l'entre-deux" absorbe le personnage de la mère de Nina et l'associe avec "l'entre-deux" maritime qui sépare / unit les deux pays dans un glissement de fondu-enchaîné à partir de son surnom : *Méré. Mare. Mare Nostrum<sup>6</sup>. Notre mer. Ma mère, en Méditerranée* (Id. : 105).

Dans le corps de Nina fusionnent les terres opposées malgré le rejet de la société algérienne : *Ici nous [Amine et Nina] ne sommes rien. De mère française. De père algérien. Seuls nos corps rassemblent les terres opposées* (Id. : 8). La spatialisation du corps devient extrême avec les doubles de Nina qui lui permettent une spatialisation décuplée, pluri-spéculaire : Brio / Ahmed / Amine / Marion. Ce mécanisme devient alors mise en scène de son ambivalence et de son déchirement ; Ahmed est le prénom utilisé pour donner le change, pour se faire passer pour un garçon ; Brio est le prénom que lui donne son père pour en faire une fille forte ; Amine est son double masculin en Algérie et Marion son double féminin en France. Le corps de Nina devient ainsi un espace qui met en scène sa fracture identitaire, c'est-à-dire l'instabilité, la contradiction et les sables mouvants de l'identité :

Je voyage à l'intérieur de moi. Je cours, immobile. Mes nuits sont algériennes. [...] Mes jours sont français par l'école puis le lycée, par la langue employée, par Amine qui dit l'autre pays, absent et espéré. (Id. : 20).

### 3.2. La spatialisation d'éléments abstraits

C'est une manière d'associer les éléments abstraits à son obsession, l'Algérie, à travers une composante qui ne peut lui être totalement interdite : l'espace. Le lecteur est confronté à une surprenante spatialisation de concepts divers. La relation de Nina avec sa grand-mère algérienne, par exemple, est exprimée en termes de lieux et

<sup>6</sup> En italique dans le texte.

d'enracinement : *Elle [Rabia] me rattache aux autres. Elle m'inclut à la terre algérienne* (Id. : 12). Le futur est lui-même conçu dans un prisme spatial, c'est un futur d'évasion loin des lieux de déchirement, loin d'Alger et de Rennes, et qui comprend Boston, le cape Cod, Princetown et la forêt du New Hampshire (Id. : 51). Dans certains cas, la matérialisation et la spatialisation d'éléments abstraits envahissent l'espace et le résorbent. C'est le cas pour le silence : *Mon silence est un corps. Mon silence est une maison. Mon silence est une habitude. Mon silence est une forteresse* (Id. : 172). L'absence du père, fréquemment en voyage, n'est pas décrite comme un simple vide. Ce manque est situé dans l'espace, le père *n'est plus là. Il est dans la force des réacteurs. Il est après le mur du son* (Id. : 65). Si bien que la vie de l'héroïne elle-même "est" espace ; soit espace lié à la naissance –*Retourner vers l'origine, vers le premier cri, vers le premier sang, Rennes* (Id. : 95)–, soit à la vie tout simplement –*Ma vie algérienne bat hors de la ville* (Id. : 9) [...] ou encore *Ma vie bat ici. Elle se construit avec la mer, la terre et les maisons en dômes de Sidi-Ferruch* (Id. : 21).

Le seul endroit populaire dont elle se souvient comme parfois accessible l'a été grâce à l'intercession du père ; c'est la place d'Hydra qui permettrait, dans une certaine mesure, la construction identitaire : *Je suis avec mon père. Je crois devenir algérienne. Je suis sauvée* (Id. : 24-25). Le rejet de la société algérienne se loge aussi dans le corps : *Ils disent. [...] Vous êtes des colons. Vous êtes encore français. [...] Nos seuls corps, nos seuls visages sont des invasions.* (Id. : 72-73). La spatialisation exacerbée du désir d'être acceptée en Algérie, se matérialise lors de la tentative de rapt. Elle est fascinée car l'inconnu lui semble être un intercesseur entre l'Algérie et elle : *Toute l'Algérie contient cet homme. Toute [m]on enfance se dirige vers lui [...]. Sa main encore qui contient le monde entier [...]. Sa douceur, une immense brutalité. Sa violence, algérienne* (Id. : 44). Dans un autre passage, son adaptation involontaire et progressive à la France est assimilée à une invasion de son corps par [...] *cette Bretagne évidente qui m'envahit et m'efface* (Id. : 103), qui annule donc l'Algérie qui est en elle. Que dire de l'exacerbation de cette stratégie, l'incarnation du désir d'être aimée dans la terre de ce pays, l'Algérie :

L'Algérie n'est pas dans mes mots. Elle est à l'intérieur de moi. L'Algérie n'est pas dans ce qui sort. Elle est dans ce qui dévore. Elle est physique. Dans ce que je ne contrôle pas. Dans mes excès. Dans mes exigences. Dans ma volonté. Dans ma force. L'Algérie est dans mon désir fou d'être aimée. (Id. : 167)

### 3.3. La transfiguration des espaces

Cette Bretagne envahissante nous conduit à ce que l'on pourrait considérer comme le comble de la mouvance : l'agissement du personnage sur le langage par la subversion ou la transfiguration de l'espace, phénomène qui se traduit, à notre avis dans ce texte, par la personnification et la métaphorisation des espaces. Ce sera un réagencement de l'espace textuel par les personnages de la fiction.

#### 3.3.1. La personnification de l'espace.

La subjectivité du regard de Nina débouche sur une personnification de l'espace pour, en quelque sorte, donner un statut "humain" à des éléments significatifs de son exclusion et à des cadres spatiaux qui sont, en définitive, partie intégrante de sa construction identitaire. Ce procédé peut être également une sorte de manœuvre compensatrice qui lui permet d' "agir" sur un espace glissant, l'Algérie, sur lequel elle a difficilement prise à cause du rejet dont elle est l'objet ; terre d'infortune qui provoque le malheur, une terre impossible à oublier mais qui *reviendra comme un fantôme* (Id. : 75), un pays seul au monde (Id. : 86), comme une femme abandonnée. L'exclusion fait voir à Nina la ville d'Alger sous un jour hostile et sale : *La rue a ses corps et ces corps marchent avec les rats, une habitude* (Id. : 41) ; Alger est dans le corps de Nina, elle la possède et n'accepte pas l'abandon : *Cette ville est dans le corps. Elle hante. La quitter est une trahison. Elle pourrait se venger. Porter malheur. Sa séparation est violente* (Id. : 91).

Après avoir spatialisé le silence dans une forteresse –comme nous l'avons souligné auparavant–, Nina dote les espaces et les éléments naturels de voix : *celles de la mer, du vent, des oiseaux*, voix algériennes qui couvrent la voix d'Amine qui *dit sa vie française, [qui] dit l'autre enfance* (Id. : 21). Par ailleurs, le vent correspond pour elle aux voix des femmes algériennes massacrées par les hommes de l'OAS en 1962 (Id. : 61). La mer, espace trompeur qui sépare les deux pays, est capable de trahir puisqu'elle *va vers les côtes étrangères* (Id. : 26). Mais Nina a de la compassion pour cet espace ambivalent ; elle le ressent comme déloyal mais en même temps comme une femme abandonnée qui serait vouée à la solitude et au vide. Maîtresse délaissée, *la mer est sans hommes. Elle est toujours aussi belle. Elle est seule avec le ciel. Elle est désertée. Une mer sans chair* (Id. : 79). Dans d'autres passages, la plage-femme est battue ou blessée (Id. : 173). Dans un autre passage, le principe de plaisir investit une des plages chères à Nina en mettant *Toutes les falaises du Rocher plat sur [s]on corps* (Id. : 122), dans un procédé de spatialisation d'où l'érotisme n'est pas absent, mais



c'est le soleil qui, par sa présence récurrente, accentue le principe masculin et la violence associée aux hommes. Si les hommes *prennent la mer*, si *la mer est un vice* (Id. : 79), le soleil est d'une agressivité encore plus grande :

Il prend tout. Il dit le danger imminent de ce pays. Le soleil est violent. Il embrase. Il chauffe la roche des falaises. Sa lumière est blanche. Sa frappe est puissante. (Id. : 28)

La personnification est évidente et rappellerait même Saturne dévorant ses enfants dans le passage : *Le soleil est une folie. Le soleil est un homme qui dévore l'Algérie* (Ibid.).

### 3.3.2. La métaphorisation des espaces

La mouvance du texte est par excellence liée aux métaphores grâce auxquelles les mots "bougent". C'est une stratégie employée par le personnage pour se défendre des agressions et, dans le cas qui nous occupe, pour essayer de s'appropriier un espace, un pays et une culture qui lui glissent entre les mains et qui l'excluent. La métaphore intériorise l'espace. Et dans *Garçon manqué*, il semble que la métaphorisation des espaces affecte, –comme le faisait la spatialisation– aussi bien les espaces extérieurs que le corps de Nina et présente une diversité qui permet un classement à partir de différents types de métaphores.

L'union du concret et de l'abstrait, par exemple, est le fait d'un grand nombre de métaphores ; nous citerons *Les chaussures du voyage. Les chaussures de l'absence* (Id. : 51) ou *L'hostilité de la rue, qui est mon ennemie* (Id. : 41) –qui mêle d'une certaine manière métaphore et personnification. La description lancinante de l'angoissante réalité perce dans des métaphores comme *Son ciel* [celui de Rennes] *n'a pas le désespoir du ciel d'Alger* (Id. : 125) ou la définition de l'Algérie, *celle des massacres. Celle de la hache. Celle du sang et de la haine* (Id. : 76). Cette jonction concret / abstrait implique souvent le corps de Nina, illustrant ainsi clairement sa fracture identitaire : *Mon corps se compose de deux exils* (Id. : 20).

D'autres métaphores que nous avons relevées présentent souvent une incompatibilité entre les deux termes. Cette incompatibilité peut être sémantique et polysémique à la fois : *Elle* [la rue] *est la fosse des hommes* (Id. : 41). Nous pouvons nous interroger : la fosse est-elle une tombe, une fosse aux lions, aux ours ? un abîme ? une fosse abyssale en mer ? un puits ? Quoiqu'il en soit, la part de menace inhérente à cette métaphore met la peur de Nina en relief.

Une autre modalité de métaphore, la négation d'un principe physique évident, est illustrée par des expressions telles que *Du vent sur son imperméable* (Id. : 69) ou

*Ses mots sur mes yeux* (Id. : 45) ou encore *Braise froide* (Id. : 46). De même, lorsque l'arrière-grand-mère française est assimilée à *Un vrai vaisseau qui pénètre dans le jardin*, (Id. : 143), la métaphore résultant de l'incompatibilité spatiale et sémantique est enrichie par l'allusion à son mari qui était capitaine. La métaphore qui transforme Nina en un *petit colis sacré* (Id. : 67) dont on doit prendre soin et que le chauffeur doit ramener à la maison –qui la réifie, en somme, avec tendresse tout en la sacralisant– transmet les perceptions contradictoires de Nina à propos de sa vie algéroise.

Certaines métaphores mettant en jeu le milieu aquatique rappellent la tentative de rapt, avortée grâce à l'attitude et aux cris de sa sœur : *Est-ce sa voix ou le silence du parc qui noie* (Id. : 44) ? De son côté, *se noyer en Algérie. Vaincre le soleil* (Id. : 29) utilise l'antithèse, eau *versus* soleil / feu, dans un épisode où Nina risque de se noyer dans la piscine de l'hôtel de Zeralda. Le symbole de l'eau maléfique est à son apogée dans la métaphore –doublée d'une personnification– qui mentionne les *histoires d'une Algérie qui se noie* (Id. : 104). La destruction mêle les contraires, la mer et le désert : *Ici les hommes s'arment contre deux extrémités, la mer et le désert* (Id. : 41) ou encore :

Contre les dunes immortelles du Sahel. Contre ce sable, ce vide, cette influence sur la ville, une noyade. Le sable est comme la mer. Il avance par vagues. Il recouvre vite. Il étouffe. Il détruit. C'est un raz de marée. C'est un géant insoumis. C'est l'ombre massive des villes. C'est la nuit qui avance. C'est une menace. C'est la peur des hommes. Un jour, le Sahel prendra tout. (Id. 69-70)

Cette négativité débouche sur certaines métaphores percutantes qui s'appuient sur l'incompatibilité tout en impliquant les espaces. L'espace français de l'incompréhension est *Une géographie familiale. Le lieu du règlement de compte* (Id. : 95) ; l'expression concernant le voyage, *aller chez mes grands-parents français. Aller vers une autre guerre* (Id. : 87) est d'une cruelle transparence de même que l'espace algérien, masculin et âpre, espace de rejet et d'exclusion : *La rue est un vrai corps. C'est le lieu des hommes* (Id. : 41). L'obsession de Nina face à la présence des hommes et au danger qu'elle implique est évidente à tous les niveaux spatiaux : *L'Algérie est un homme. L'Algérie est une forêt d'hommes* (Id. : 37) et une métaphore de l'exclusion apparaît dans le sillage des autres si nous interprétons "la forêt" dans le contexte défini par l'auteure peu auparavant : *Je suis une femme. Je reste à l'extérieur de la forêt* [d'hommes, c'est-à-dire, de l'Algérie] (Id. : 40).

### Conclusion : l'espace de la reconstruction / plénitude identitaire

Trouver un espace de reconstruction identitaire est ardu car la terre algérienne a été, pour Nina, un envoûtement, –perçu plus comme un “paradis perdu”– connu le temps qu’a duré sa “relaive” intégration, c’est à dire l’époque pendant laquelle “Amine et Nina” étaient heureux :

Ces années où tu chantaïs, avec moi, en Algérie. Faïrouz, Idir, Abdel Wahab. Toi tu riaïs. Avec moi. En Algérie. Tu plongeais des falaises du Rocher plat. Tu prenais le soleil. À Moretti, au club des pins, à Zeralda. Tu marchais sur la digue de Sidi-Ferruch. Tu vivais. Entre les Aurès et l’Assekrem. Tu traversais le désert à pied. Tu étais le petit prince du royaume. Tu vivais. Entre Bejaïa et Cherchell, entre Blida et Mostagenem. Dans ces lieux-dits et répétés en France. Ces illustrations. Ces terrains de violence. (Id. : 90)

En effet, Nina a forgé une sorte de triangle Terre-Nina-Amine dans son monde imaginaire. S’adressant à Amine, elle analyse “leur” vie : *Cette terre, toi, moi. Le triangle parfait. Ta vie à trois temps. [...] Cette terre nous construit* (Id. : 75). Malgré ses efforts, la sensation d’exclusion et d’absence de lieu à soi –et, en particulier d’une Algérie à soi et d’une ville d’Alger à soi– devient un thème récurrent dans le roman, quels que soient le sens et le motif du voyage d’un pays à l’autre : *On a quitté la France comme on a quitté l’Algérie, vite et en désordre. Comme menacés. Par l’indifférence. Par le silence. Avec toujours ce sentiment ou cette obsession d’être indésirables. D’être sans lieu. En équilibre au-dessus du vide* (Id. : 134-135). Mais ce déracinement tenace finit par se résoudre dans le dernier chapitre à la faveur d’un tiers-espace –Rome et les jardins exubérants de Tivoli–, qui réunit un certain nombre de caractéristiques appartenant à l’essence de l’Algérie selon Nina ; il s’agit d’un lieu chaud comme l’Algérie et qui contient des ruines romaines imposantes rappelant celles de Tipaza ou du Chenoua. Le triangle Terre-Amine-Nina serait donc résolu dans l’arête d’un espace également triangulaire : Algérie-Bretagne-Italie ou Alger-Rennes-Rome.

Donc c’est à Rome, et en compagnie de sa sœur, que les binômes Algérie / France et fille / garçon qui constituaient les pierres angulaires de ses problèmes identitaires comme l’indique une phrase que nous avons déjà citée – *Tous les matins je vérifie mon identité. J’ai quatre problèmes. Française ? Algérienne ? Fille ? Garçon ?* (Id. : 163)– trouvent une solution :

Nous avons oublié Alger. Son climat. Son insécurité. Nous avons cherché, partout, à être plus libres encore. Dans la nuit. Dans les rues désertes. Dans des endroits isolés. Dans les jardins de Tivoli. Tout était facile. Être [...] Ne plus avoir peur. De rien (Id. : 184).

Le binôme fille / garçon représenté par Nina et son double Amine – paradigme de la fracture identitaire de l'héroïne – rendait compte de la peur d'être femme en Algérie, à cause de l'agressivité des hommes et poussait Nina à désirer être un garçon parce que c'était la seule manière d'être libre ; mais à Rome Nina se trouve dans [sa] ville. [Sa] nouvelle ville. Avec ses hommes. Avec ses femmes. Avec cette beauté si gaie (Id. : 185). Sa peur des hommes a disparu ; elle découvre et accepte sa féminité : elle a attaché [ses] cheveux et on a découvert une nuque très fine. Et encore plus. Des attaches sensibles. Un joli visage. [...] Des mains et des gestes de femme (Ibid.). Son corps, ce corps-espace présent tout au long du roman spatiale la résolution définitive des deux binômes :

Mon corps portait autre chose. Une évidence. Une nouvelle personnalité. Un don, peut-être. Je venais de moi et de moi seule. Je me retrouvais. Je venais de mes yeux, de ma voix, de mes envies. Je sortais de moi. Et je me possédais. Mon corps se détachait de tout. Il n'avait plus rien de la France. Plus rien de l'Algérie. Il avait cette joie simple d'être en vie. Une joie si forte qu'on peut la voir dans toutes les photographies de ces vacances-là. (Ibid.)

### Références bibliographiques

- BOURAROUÏ, Nina (2002) *Garçon manqué*, Paris, Stock (2000).
- CAZENAVE, Michel (dir.) (1996) *Encyclopédie des symboles*, Paris, La Pochothèque-Le Livre de Poche, traduit de l'allemand par Françoise Périgaut, Gisèle Marie et Alexandra Tondat.
- CHEVALIER, Jean et GHEERBRANT, Alain (1982) *Dictionnaire des Symboles*, Paris, Robert Laffont (1969).